

Bernard ATMANI
10, rue de la Seille
76000 Rouen
35 98 56 26

Rouen, le 29 août 96

Cher Artur Cruzeiro-Seixas,

Votre peinture a été reçue vraiment très joyeusement et elle était accrochée sur le mur une heure environ après son arrivée. La créativité et la grande liberté de ces dessins les rend vraiment très beaux. Je ne les trouve pas du tout énigmatiques et un peu froids (hiératiques serait plus juste), ainsi que je l'ai lu parfois. J'ai toujours trouvé que c'est tout le contraire. Ce sont des dessins chaleureux, qui ont une grande présence, mais ils ont une « altitude » qui leur est naturelle et, tout comme en montagne, on peut y admirer de sublimes paysages, en même temps que l'on ressent un peu de mystère et un peu de froid. C'est le domaine de l'Homme-Aile.

Dans notre modeste, et moins agréable monde de plomb, où le royaume de l'Aile s'est curieusement (mais non pas *réellement*) « métamorphosé » en une arène de battements d'ailes, je suis très heureux que vous trouviez le temps de lire mon livre par petites promenades. Je vous envoie un dessin que j'avais tenté de faire du Salmigondis (Salmigondis veut dire : assemblage, mélange incohérent, mais ici il s'agit plutôt ici d'un être *miraculeusement reconstitué*), ainsi que deux contes, Gluck, dont je vous ai parlé, et l'Amour-Objet, qui je l'espère vous plaira.

Il est inutile de me renvoyer la Forêt de Cèdres. Ce livre se trouve très bien votre compagnie et il pourrait m'en vouloir. A ce sujet, je pense que la petite fille va disparaître sur le premier et le dernier dessin (cela renvoie *trop* à un livre d'enfants). Ou peut-être même changerai-je l'ensemble des dessins pour un autre type d'illustrations se détachant de la forme pour se rapprocher du fond, comme celui dont je vous joins une photo. Mais il est vrai que j'aime assez des dessins comme le Crocodile (qui représente la vie *installée* attendant *de pied ferme, hélas*, le nouvel arrivant...), ou même l'Assemblée, composée à part égale d'animaux terrestres (à gauche) et d'animaux célestes.

Ce livre serait très honoré de se passer (de se *vivre*) dans une forêt proche du Palais Idéal. Mais il existe surtout un rapport plus subtil, que l'on serait en droit, *humainement*, de considérer comme fâcheux. C'est qu'il m'a fallu *à peu près le même temps* pour acquérir l'ensemble des « connaissances » qu'il contient. L'ironie est que je doive appeler ce texte *conte*, alors qu'il ne serait pas venu à l'idée du Facteur Cheval d'appeler *rêve* son palais devenu réalité.

Ainsi vont les mots.

Il est vrai que le seul fait qu'il puisse exister , de nos jours... trois livres *inédits* de M.H. Leiria rend cette ironie tout à fait légère. A ce propos, la réalité éditoriale ne doit guère être meilleure en France qu'au Portugal. Mais peut-être que des maisons d'édition (puissantes tout de même) comme Corti ou Actes Sud pourraient faire quelque chose à ce propos. C'est en tout cas ce qu'il reste de meilleur ici à ce niveau.

L'ami dont je vous avais parlé à passé le mois d'août au Portugal où il a sa famille(il y va 2 fois par an), mais je n'ai plus aucun moyen de le joindre en si peu de temps car il rentre à la fin de la semaine.

Je vous souhaite une prompte remise en forme pour votre main. A ce propos, le simple fait de pétrir une balle de mousse, exercice court mais répété 3 ou 4 fois dans la journée, remet une main vraiment *très* rapidement. Si ce n'est pas *trop* grave évidemment. (Je me suis cassé la main 2 fois.)

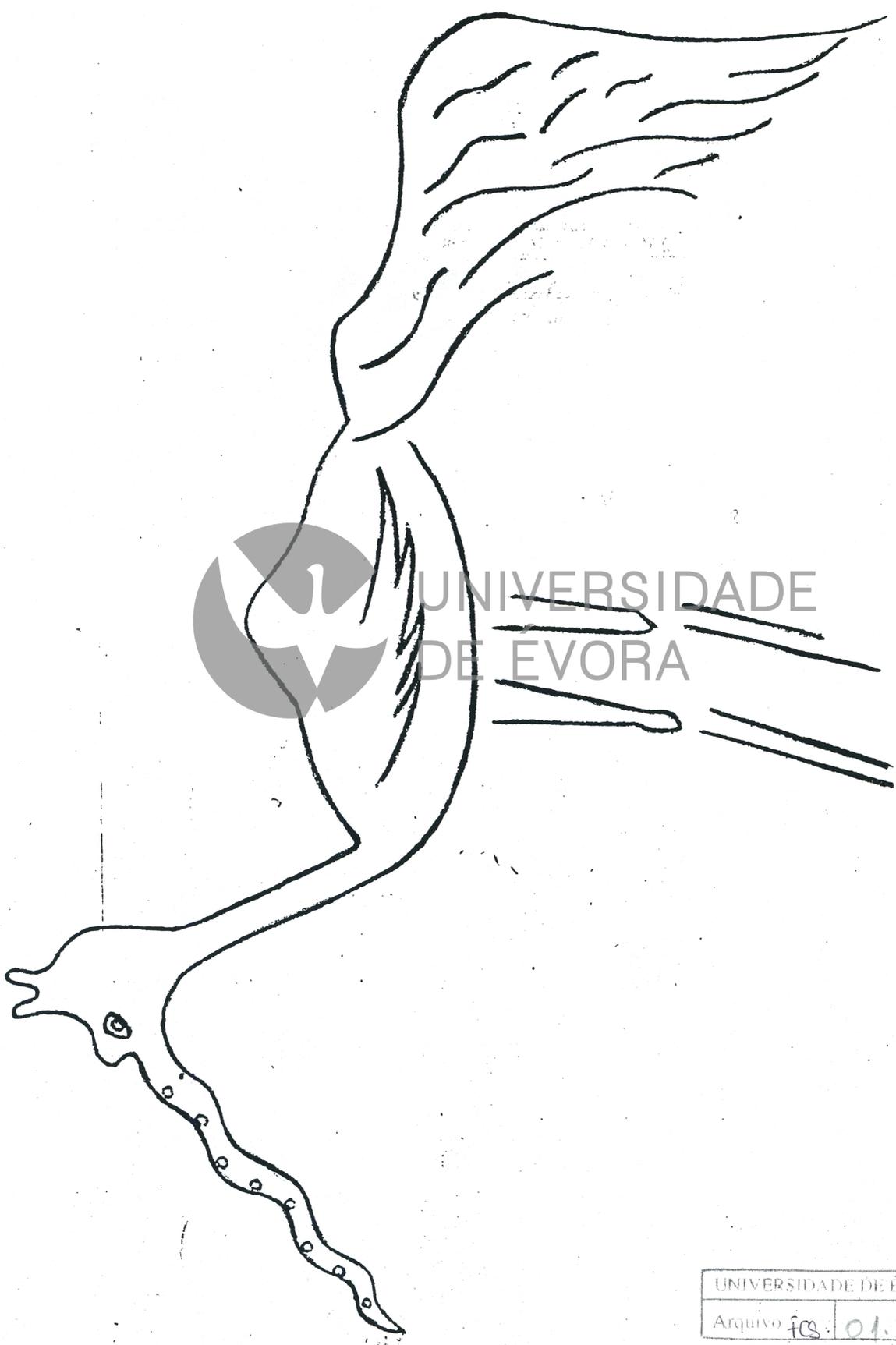
Merci de la belle compagnie
 de cette peinture - Dans l'esprit,
 vos dessins ne sont pas très éloignés

Ecrit à la machine pour rendre la traduction plus aisée

des KOANS ZEN - Ils auraient
 en la rare capacité de "percer
 la nuit" si les êtres étaient
 moins stupides -

Bien à vous.

B. Henri



UNIVERSIDADE DE EVORA

UNIVERSIDADE DE EVORA
Arquivo fcs: 01.29

SILHOUETTE d'un SALMIGONDIS

GLUCK

La bestiole, on ne pouvait lui donner un nom, sonna chez moi et se présenta :

- Je suis Gluck, Gluck le Borgne parce qu'il me manque un oeil.

Je trouvai cela d'une honnêteté stupéfiante. Elle avait bien des milliers d'yeux à sa disposition et l'oeil manquant passait facilement inaperçu. Elle se tenait dans l'entrée, apparemment assez timide, presque pitoyable.

- Puis-je entrer ? demanda-t-elle.

Elle avait une voix bizarre.

Je ne savais quelle attitude prendre. Elle était assez terrifiante avec ses milliers d'yeux. Toutefois, sa façon de se présenter, vraiment d'une honnêteté rare, me fit ouvrir la porte et dire tout simplement :

- Entrez, Gluck.

Ce sont bien là les paroles les plus inconsidérées que j'aie prononcées de ma vie. Comme je reculais pour lui laisser le passage, la chose commença.

Il est difficile de rendre avec précision l'effet que Gluck pouvait produire sur un être humain. Ce que j'avais tout d'abord pris pour une queue, ce qui paraissait prolonger Gluck et qui était en fait le corps de Gluck, sa véritable substance, n'en finissait pas de défilé devant moi.

J'attendais pour fermer la porte et au bout d'une vingtaine de mètres, inquiet, je demandai à Gluck :

- Dois-je laisser la porte ouverte ?

Gluck eut l'air gêné. Il fit un mouvement très sec et une centaine d'yeux le quittèrent pour aller se perdre dans l'escalier en suivant les méandres de son corps.

- Je vais voir, dit-il.

Je laissai la porte ouverte et entraînai Gluck au salon. Pendant ce temps, il continuait à s'entasser dans l'entrée. C'était inouï.

- Qui êtes-vous, Gluck ? demandai-je.

Gluck émit un petit bruit intraduisible qui devait, il me semble, exprimer le mécontentement.

- Je suis Gluck. Je vous l'ai dit, rien que Gluck.

Il semblait parfaitement à l'aise à présent. Du coin de l'oeil, je surveillais son corps qui commençait à déserté l'entrée et à se faufiler dans le salon. Il avait presque fait le tour complet de la pièce. Et il devait continuer à entrer à l'autre bout. J'étais atterré.

Je n'ai pas décrit Gluck. Du moins la partie de Gluck qui conversait avec moi et qui n'était peut-être autre chose que sa tête. Gluck ne ressemblait à rien de connu, ni animal ni plante. Il se présentait comme une surface colorée, de forme mouvante, possédant des milliers de petits yeux situés au fond de

profondes alvéoles. Le reste de son corps était verdâtre, translucide, d'une section variable allant du câble au filament.

Gluck terminait son troisième enroulement lorsqu'un éclair brillant fit le tour de la pièce. Ses yeux venaient de reprendre leur place au fond de leurs alvéoles.

Il m'annonça :

- Je viens de quitter Perpignan.

Je crus m'évanouir. Je m'attendais au bas de l'escalier, au bout de l'avenue... au pire !

- Mais enfin... Gluck, hurlai-je, êtes-vous fou ? C'est de la démence ! Comment osez-vous entrer chez les gens avec un corps d'une longueur pareille ? Où est le charme de votre visite s'il faut un mois pour vous recevoir !

Gluck terminait son sixième enroulement.

- Pardon, dit-il, je n'entre pas chez les gens. J'entre chez vous.

Je le regardai estomaqué. Je ne voyais pas la différence.

Gluck fit un clin d'oeil qui se répercuta dans ses milliers d'yeux et il ajouta calmement :

- Vous m'avez été recommandé.

C'était atroce. Je ne comprenais rien à cette maudite bestiole. Sauf qu'elle avait une tête à faire frémir un totem et qu'elle mesurait des centaines de kilomètres de long. C'était à hurler.

Il y eut une sorte de sifflement dans l'entrée. Gluck s'excusa.

- Je suis maladroit, dit-il. Je vais arranger cela.

J'allai à la porte voir ce qui se passait. Toute une pile de Gluck gisait sur le sol en un fouillis inextricable. Un long frémissement la parcourut et de grands anneaux vinrent retomber dans le salon avec un bruit mou.

Gluck se démêlait avec une rapidité étonnante. Ce fut l'affaire de quelques secondes. Il restait deux autres piles intactes dans l'entrée et Gluck arrivait toujours. Il montait à hauteur du genou dans le salon et je dus l'enjamber pour reprendre ma place.

- Mais enfin... Gluck, dis-je, la maison n'y suffira pas.

Gluck émit une sorte de ta-ca-tac accéléré.

- Détrompez-vous, je tiens beaucoup moins de place que vous ne l'imaginez. Et puis, vous avez sans doute d'autres pièces. Je vous dirai de les ouvrir le moment venu. Je peux entrer plus rapidement mais je tenais à vous laisser un certain temps d'adaptation. Je procède toujours ainsi.

Je ne sais pourquoi, mais le terme procéder me parut menaçant. Il fallait gagner les bonnes grâces de Gluck avant qu'il ne soit trop tard. Cependant, il n'y avait aucune animosité particulière dans ses milliers d'yeux, simplement un intérêt poli.

J'essayai à tout hasard :

- Aimez-vous le sucre ? Gluck.

Ma question dut lui paraître offensante, car une douzaine d'anneaux lancés de la porte comme des lassos vinrent s'abattre dans la pièce.

- Evitez de me mettre en colère, dit Gluck. Je déteste le sucre.

Il me vint tout à coup à l'esprit, mais peut-on réellement parler d'esprit dans ces cas-là, que Gluck était une plante. Je proposai :

- Un peu d'eau ? Gluck.

Une ondulation rapide fit tressaillir les spires qui encombraient le salon.

- Vous allez me mettre en colère, dit Gluck. Je déteste l'eau.

Je commençais à m'affoler.

- Ne soyez pas si nerveux, dit Gluck. Nous avons tout notre temps. Il faut que nous fassions connaissance.

- Certainement, dis-je en allumant un cigare.

- Il ne faut pas fumer devant moi, dit Gluck. La fumée me pique les yeux.

J'éteignis le cigare.

- Je ne vous ai pas dit d'éteindre votre cigare, dit Gluck. J'ai dit que la fumée me piquait les yeux. Vous pouvez aller fumer dans une autre pièce.

Je me levai.

- Bien sûr, Gluck.

Je croyais rêver.

Comme je quittais la pièce, je marchai par mégarde sur une spire. Il n'y eut aucune réaction.

« Tiens, tiens », pensai-je en gagnant la cuisine.

Je m'emparai d'un solide couteau et je revins dans l'entrée.

- Qu'est-ce que vous faites ? cria Gluck du salon.

Sans répondre, je bondis sur le palier et je coupai sauvagement le corps de Gluck à ras de la dernière marche.

Il y eut un sifflement épouvantable derrière moi et les spires se mirent à voltiger en tous sens dans l'appartement. Cela dura quelques secondes puis, brusquement, Gluck disparut. Tout était redevenu absolument normal.

Je m'affalais dans l'entrée, le souffle court, saisi de frissons rétrospectifs, quand une seconde bestiole toute semblable à Gluck se dressa devant moi.

- Je suis Gluck, dit-elle, Gluck l'Aveugle, parce que j'ai perdu tous mes yeux.

Et elle avait l'air encore plus pitoyable que la première. Je lâchai le couteau, épouvanté.

- Puis-je entrer ? demanda-t-elle.

Elle était terrifiante, avec ses milliers d'alvéoles vides. Toutefois, sa façon de se présenter, vraiment d'une honnêteté rare, me fit surmonter ma frayeur et dire tout simplement :

- Entrez, Gluck.

Et le cauchemar recommença.

Nous étions assis dans le salon, que Gluck emplissait peu à peu d'ondulations serpentines, lorsqu'il me dit :

- Pourquoi m'avez-vous coupé tout à l'heure ? Est-ce parce que j'ai menacé de me mettre en colère ?

Je me sentis pâlir. Ainsi, c'était le même Gluck.

- Je ne sais pas, dis-je. Cela m'a pris tout à coup, une féroce envie de tuer. Je n'ai pas pu me contrôler.

J'avais toujours le couteau à la main. La lame était recouverte d'une sorte d'enduit verdâtre.

- Vous êtes pardonné pour cette fois, dit Gluck, mais il faut apprendre à maîtriser vos nerfs. Songez que vous êtes le premier être humain que je vois. Si vous ne vous contrôlez pas, je vais emporter de votre monde une image catastrophique. Les hommes seront tenus pour des assassins, tous, sans exception, et cela par votre faute.

Je commençais à me sentir horriblement mal.

- Il est imprudent de généraliser, dis-je. Il y en a d'honnêtes.

Gluck paraissait songeur.

- J'aimerais en connaître un, dit-il subitement.

Je pris mon carnet d'adresses et je commençai à le feuilleter nerveusement. La sueur me coulait sur les tempes. Pendant ce temps, le corps de Gluck entrait dans l'appartement à une allure telle que je n'osais plus lever la tête. On ne voyait presque plus les murs, à peine le plafond. Je nageais dans une marée verdâtre, un décor d'oeufs de grenouilles.

- C'est long ! s'impatienta Gluck.

- Voilà, dis-je, j'ai trouvé. Il faut que je téléphone.

- Que signifie téléphoner ? demanda Gluck.

Je le lui expliquai.

- Ne faites pas cela, gémit Gluck. Ce serait de l'assassinat.

- C'est indispensable, dis-je. Cette personne habite à l'autre bout de la ville.

Je décrochai le téléphone et composai le numéro.

- Allo.

- Ah, c'est toi, s'inquiéta la voix ensommeillée de Rénald (il était quatre heures du matin). Que se passe-t-il ?

- Voilà, expliquai-je, il faudrait que tu...

Il y eut un dé clic dans l'appareil. La communication était coupée. Presque aussitôt, des sifflements insupportables accompagnèrent la tempête qui s'empara du corps de Gluck. Cela dura quelques secondes, puis le silence revint. Une nouvelle fois, Gluck avait disparu.

Je m'élançai dans le couloir. Il était vide. Seule la porte ouverte témoignait de la réalité du passage de Gluck. Je n'y comprenais plus rien. J'allais refermer la porte lorsqu'une troisième bestiole, toute semblable aux autres, fit son apparition.

- Je suis Gluck, dit-elle, Gluck tout court parce que j'ai perdu tout mon corps. Et elle se jeta dans mes bras en pleurant.

J'essayai de la consoler.

- Calmez-vous, Gluck. Puisque vous êtes là, ce n'est pas irrémédiable.

Elle pleurait si fort que je l'entraînai dans le salon.

- Voyons, Gluck, disais-je, vous êtes très bien comme cela. Vous gagnez en charme ce que vous perdez en longueur. Heu... je cherchais mes mots.

Gluck renifla;

- Vous êtes inconscient, dit-il. Par votre faute j'ai perdu mon corps et mes yeux. Je suis dématérialisé et vous trouvez que cela ajoute à mon charme ! Savez-vous en quoi consiste le charme, là d'où je viens ? A avoir un corps long de milliers de kilomètres et à posséder tous ses yeux, jusqu'au dernier.

- Vous étiez borgne en arrivant, fis-je remarquer timidement.

- Certainement, approuva Gluck. J'étais borgne. Mais il me restait plus de quatre mille yeux, avec lesquels je pouvais regarder autour de moi de plus de quatre mille façons différentes. Tandis que maintenant, avec mes milliers d'alvéoles vides, je dois être laid à faire peur.

Je protestai.

- Pas du tout, Gluck.

A cet instant, le téléphone se mit à sonner.

- Ne décrochez pas, dit Gluck. Je vous en supplie.

- Il le faut, dis-je. Ce doit être Renald qui rappelle.

Je décrochai.

- Allo, Rénaud ?

Une détonation sèche résonna dans la pièce. Il y eut un froissement métallique derrière moi et le corps de Gluck parut se dissoudre comme au contact d'un acide.

Je raccrochai le téléphone et je courus dans l'entrée. Gluck était appuyé contre la porte. Il avait perdu ses couleurs et il paraissait atrocement triste.

- Je suis Gluck, dit-il d'une toute petite voix, Gluck l'Incolore parce que j'ai perdu mes couleurs.

Et il se laissa glisser sur le sol où il s'amoncela en une informe masse grisâtre.

- Gluck, demandai-je affolé, puis-je faire quelque chose pour vous ?

Gluck tressaillit faiblement.

- Oui, dit-il. Donnez-moi un verre d'eau sucrée.

Je courus à la cuisine et je revins avec un verre que je tendis à Gluck. Il le but très lentement. Et, à mesure qu'il buvait, son corps devenait sombre, presque noir.

- S'il vous plaît, dit Gluck, j'aimerais entendre de la musique.

J'allai mettre une cassette dans le salon. Lorsque je revins dans l'entrée, écoutant les premières mesures d'un concerto de Bach, Gluck n'était plus là. Il y avait une trace de brûlure sur le tapis, à l'endroit où il avait disparu.

L' AMOUR - OBJET

Depuis huit mois, l'Amour-Objet trônait sur le buffet de la salle à manger à la grande satisfaction de tous. Il ressemblait à une statue, fait de glaise avec divers matériaux qui s'y incrustaient ou s'en échappaient. Il avait de grands yeux, très beaux, qui contrastaient avec la difformité de l'ensemble, de grands yeux verts, mobiles, presque humains. Il avait aussi une curieuse façon de dire :
- Des lentilles... pourrais-je avoir des lentilles ?

C'était un ordre, bien sûr, mais il le donnait si gentiment qu'il était impossible de lui désobéir. Cela tombait inmanquablement sitôt bue la dernière goutte de café. A cet égard, il était très correct. Il attendait la fin du repas.

Jocelyne, ma jeune soeur, allait chercher les lentilles. Deux kilos de lentilles, généralement, versées en pluie dans un grand plat ovale. Il mettait les pierres de côté, soigneusement, et il nous rendait les lentilles triées vers le soir, avec une légère inclinaison de la tête. Jocelyne emportait le plat, et moi, je devais récupérer les pierres. Elles resserviraient pour le lendemain.

Je ne sais si l'Amour-Objet était dupe, mais il ne fit jamais de remarque à propos des pierres. Je crois que cela lui était indifférent.

Ce fut ma mère qui, la première, s'étonna de l'insistance que mettait l'Amour-Objet à trier des lentilles. Elle nous réunit dans le salon et nous fit part de ses doutes.

- Je crois, dit-elle, que l'Amour-Objet est mécontent de nous. Il se passe quelque chose d'anormal dans cette maison et il essaie de nous le faire comprendre au moyen des lentilles.

Cela nous rendit perplexes. Quel message voulait nous transmettre l'Amour-Objet ? Il était à peu près certain qu'il était mécontent, mais sa manière d'agir ne nous éclairait guère. En tout cas, il ne se séparait ni de son calme ni de ses lentilles. Ce fut de la même voix douce qu'il demanda le lendemain, devant quatre paires d'yeux intrigués :

- Des lentilles... pourrais-je avoir des lentilles ?

Et il eut ses lentilles, bien sûr, une fois de plus.

Quelques jours plus tard, n'y tenant plus, ma mère se rendit chez le sculpteur pour obtenir des éclaircissements à propos de l'Amour-Objet. Toute la famille se regardait avec des mines attristées et il fallait en finir. Seul mon père ne prenait pas la situation très au sérieux. Il disait qu'il fallait encourager les lubies de l'Amour-Objet car elles pourraient amuser nos invités, lorsque nous en aurions. C'était un des vieux rêves de mon père : avoir des invités. Ça et l'élevage de dindes de Noël qu'il voulait faire dans le grenier. Peut-être comptait-il sur les dindes pour attirer les invités ? Nous ne l'avons jamais su. Sous des dehors bonhomme, mon père était un homme fort secret.

10

L'après-midi passa lentement et, à l'heure du dîner, ma mère revint avec une bonne nouvelle. Nous n'étions pour rien dans les lubies de l'Amour-Objet. Le sculpteur avait été formel sur ce point. Il mettait cette soudaine passion pour les lentilles sur le compte de la vieillesse. Ces statues n'ayant qu'une vie fort brève et se désagrégeant généralement au bout de la première année.

Je ne sais si au cours du repas du soir la statue remarqua un changement d'attitude de notre part. Ses yeux avaient perdu leur éclat et son corps se fendillait par endroits. Mon père fit une réflexion stupide à propos d'invités, lesquels, mon Dieu ! qui n'auraient pas le plaisir de voir l'Amour-Objet en train de trier ses lentilles. Cela lui valut des regards indignés de toute la famille.

Mon père s'excusa. Mais nous, nous n'osions plus regarder l'Amour-Objet qui avait pris une vilaine couleur terre. Il fit front cependant, et ses yeux retrouvèrent un instant leur vivacité passée, mais ce n'était qu'une manière de nous rassurer. Nous le retrouvâmes le lendemain horriblement craquelé, et tout le monde retint son souffle lorsqu'il demanda après le repas :

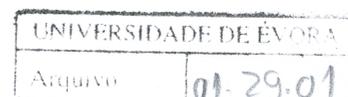
- Des lentilles... pourrais-je avoir des lentilles ?

Jocelyne les lui apporta mais il ne les toucha pas. Il s'était tourné vers le mur et semblait dormir. Son corps avait des fissures où l'on pouvait passer le doigt. Vers le soir, comme nous allions nous coucher, il se tourna vers nous et rassembla ses forces pour dire de son habituelle voix douce :

- Des lentilles ! Donnez-moi encore des lentilles !

Jocelyne les lui apporta, le coeur serré, n'osant pas le regarder en face, tant son corps craquelé faisait peine à voir. Puis chacun, après une parole aimable, alla se coucher.

Nous ne devons plus revoir l'Amour-Objet sous la forme que nous lui connaissions. Ce fut ma mère qui le trouva le lendemain sur le sol de la salle à manger, éparpillé en une infinité de petites pierres, sous lesquelles, avant de tomber du buffet, il avait lancé les lentilles.



Bernard ATMANI
10, rue de la Seille
76000 ROUEN
☎ 02 35 98 56 26

Rouen, le mardi 28 octobre 97

Bien Cher Artur,

Ce que vous appelez les « petits travaux » de votre exposition à la galerie S. Mamede sont en réalité des oeuvres splendides. Il est rare de voir des oeuvres aussi merveilleusement préservées de l'abîme du « monde » environnant. Il y a là un authentique exploit que vous semblez sous-estimer.

C'est avec un très grand plaisir que j'ai reçu le catalogue de votre exposition. Toutes ces couleurs et ces formes à la fois si réelles (bien que transréelles) et si imaginatives sont un enchantement. Lorsque l'amour et la lumière dansent... on a l'impression d'être l'invité d'honneur de l' enfant de la **Mante***- Orchidée.

Il n'existe pas, en ce monde « d'en-bas », de plus haut niveau que d'être soi-même. On atteint là une limite devant laquelle même la très haute nature des choses doit s'effacer (mais non pas disparaître, bien sûr). Malheureusement, il arrive souvent que cela accentue un effet de « grisaille » ressenti à l'égard du monde environnant.

L'exposition à la Fondation E. Granell aurait été une parfaite réussite... avec des organisateurs compétents et corrects. Cela devient rarement le cas, il faut bien le constater. J'espère que le calme et la beauté du voyage aux Açores vous a un peu fait oublier tout cela.

J'ai écrit hier à Edouard pour lui signaler qu'un livre de souvenirs sur *Jean-Pierre Duprey* (un grand poète surréaliste mort en 59 qui était de Rouen et dont vous avez peut-être entendu parler) paraîtrait ici à la fin du mois Je lui ai aussi parlé de l'exposition de Lisbonne et de votre mécontentement à propos de Santiago de Compostela. Mais peut-être a-t-il déjà connaissance de tout cela ?

Je m'occupe toujours de la culture dans un magazine. Cela m'a pris pas mal de temps à mettre en place car, étant seul, je dois tout faire : littérature, peinture, théâtre, musique... Je vous envoie une page, à ne pas lire, à titre de distraction.

J'attends avec impatience le prochain festival Art et Déchirure (mai) dans l'espoir de trouver quelque chose de beau à vous envoyer.

à vous en liane
et bien à vous
Bernard Atmani



EXPOS FÉDÉ

► José Torres



Né en Catalogne en 1925, étroitement lié aux luttes contre la dictature franquiste, José Torres est orfèvre de métier (formation de repousseur-ciseleur à Barcelone). Le travail du marteau sur la planche de métal est la forme principale du travail du sculpteur. Il participe depuis 1990 à la biennale d'Art animalier à Eygurande (Corrèze).

► Eulio Barrientos



Dans la grande tradition des peintres muralistes mexicains issus de la révolution de 1910, Orozco, Siqueiros, Eulio Barrientos Vivar, peintre et sculpteur chilien directeur du Centre culturel du Prieuré de Gaillon, poursuit inlassablement un mode d'expression plastique où le graffiti mural, symbole purificateur, s'inscrit dans la mémoire sensible de tous les peuples opprimés du monde.

AVOIR

► Joan Mitchell

Cinquante pastels d'une artiste d'origine américaine qui habita longtemps en Ile-de-France, près de la maison où vécut Claude Monet. Auteur d'une peinture gestuelle sensible et poétique, joyeuse et lyrique, qui est en même temps une ode à la nature et à l'âme humaine.

Musée des Beaux Arts de Rouen
Jusqu'au 20 novembre

► Saïd Atek



Tonique, spontané, exubérant, Saïd Atek, peintre solitaire, pratique un art résolument européen qui s'inscrit dans la lignée post-expressionniste teintée de figuration telle qu'elle se pratique actuellement du côté de Barcelone.

Galerie Médianes - Rouen

Octobre en Normandie

La Ville sonore,
symbole du XX^e siècle



En dehors de pages célèbres du grand répertoire classique (Cantates de Bach, symphonies de Beethoven et de Dvorak, quatuors de Schubert, Verdi...), Octobre en Normandie nous propose pour sa 7^e édition un voyage dans le XX^e siècle industriel et artistique. Axant sa programmation autour du thème de la Ville, le festival résonnera cette année aux sons de concerts de haute qualité (saluons

la venue des Percussions de Strasbourg et du Collegium Vocale de Gand).

Outre la suite de 4 colloques organisée conjointement avec l'Université de Rouen, le clou d'Octobre 97 sera une série de concerts dans la Fosse de réparation des trains au dépôt SNCF de Sotteville-lès-Rouen. Ce lieu sera consacré à l'accueil de grands orchestres symphoniques (notamment ceux de Saint-Petersbourg et d'Hiroshima). Dans cette cathédrale ferroviaire, au milieu des ponts roulants - et en présence de la fameuse locomotive Pacific 231- seront interprétés entre autres la suite de West Side Story de L. Bernstein, un concerto d'E. Morricone, les Fonderies d'Acier d'A. Mossolov... et bien entendu la célèbre partition emblématique d'A. Honegger : Pacific 231 !

BERNARD ATMANI

Octobre, 3 rue A. Chénuel, 76000 Rouen, tel. 02 35 70 04 07

du 20 septembre au 20 octobre 1997

Un Maître de Musique à Dieppe
Camille Saint-Saëns
(1835-1921)



A partir de 1889, Dieppe devient la ville adoptive d'un des plus grands compositeurs du tournant des XIX^e et XX^e siècles, Camille Saint-Saëns.

Né à Paris en 1835, génie musical précoce, c'est en pleine période de gloire, à la mort de sa mère, que Saint-Saëns décide de léguer ses biens à la ville d'origine de sa famille paternelle. Livres à la bibliothèque, archives et mobilier au musée, constitueront de son vivant un musée Saint-Saëns qu'enrichiront les nombreux dons de ses admirateurs.

Parmi les 15000 lettres, les partitions autographes, les centaines de photographies d'artistes du temps... des livres dédicacés où apparaissent les noms de Mozart, Beethoven, Liszt, Berlioz, Bizet, Gounod, Tchaïkovski, Wagner.

L'ensemble du fonds, partagé entre le Fonds ancien et local de la médiathèque Jean Renoir et le château-musée, constitue aujourd'hui un patrimoine d'un intérêt exceptionnel pour l'histoire de la musique et de ce musicien.

Trois expositions, réparties entre l'école nationale de musique, la médiathèque Jean Renoir et le château-musée dépositaire du fonds le plus important, des concerts des morceaux les plus connus composés par Saint-Saëns, feront revivre à cette occasion le riche patrimoine désormais attaché à la ville de Dieppe.

Château-Musée de Dieppe : 02 35 84 19 76
Ouvert tous les jours de 10h à 12h et de 14 à 18h

CHANSON



En exclusivité
une des dernières
chansons du prochain album
d'Allain Leprest

Rouen

Mes lilas, mes hivers,
Mes bancs, mes ponts, mes quais
D'où le vent remorquait
Mes rêves vers la mer
Tes vieux poumons Rouen
Sifflant comme cent forges
Et la brume enrouant
La gorge des horloges

REFRAIN

Ma ville mes toits
Mon froid ma pluie
Mon cœur d'ici
Mon vent mon gris

Mon amour moins le quart
Le café du Donjon
Les serments qui se barrent
Sous l'aile des pigeons
Les cendres d'un bûcher
Pour t'habiller de gris
Cent clochers pour lécher
Le cul du Saint Esprit

REFRAIN

Ma peureuse ma triche
Quand sous un rideau mauve
Le pauvre toit d'un pauvre
Devient celui d'un riche
Délavant de ses crus
La rouge la banlieue
Quand l'automne repleut
La Seine dans ses rues

REFRAIN

Mon sentier de vitrines
Ma forêt de fenêtres
Ma vieille qui tapine
Au bois des parcmètres
Et les oiseaux frileux
Neigeant sur tes ardoises
Et Corneille qui toise
Quelques passants soucieux

Paroles : Allain LEPREST / musique : KENT